



**Sylvia KUNST**

**Short Éditions**

## LE SAUT DE L'ANGE

Tout s'est passé très vite : un boum retentissant, probablement une explosion provenant de l'Animalerie. Puis une seconde déflagration, plus sourde que la première, impossible à localiser.

L'onde de choc qui fait trembler le sol et s'écrouler des pans de murs. Le faux plafond en branle. Les appels au secours émanant de l'étage du dessous. Les cris de collègues du cinquième qui hurlent qu'il faut rejoindre la sortie de secours. La course folle dans le laboratoire puis dans la cage d'escalier envahie par une épaisse fumée noire.

Les blouses blanches se poussent, tombent, se piétinent. C'est la panique totale. « Au feu ! Mais descendez ! », hurlent des voix au-dessus.

La psychose se répand.

Alors que certains tentent de se frayer un chemin vers l'étage supérieur, d'autres au contraire font demi-tour, poussant des coudes, en avant toutes.

Le temps s'arrête. La peur est grandissante, l'incompréhension partagée. La boule au ventre, avoir la sensation de bientôt y laisser sa peau.

Refuser de mourir.

Dans un ultime instinct de survie, se frayer un passage au ras du sol. Revenir au point de départ, le sixième. Y chercher une issue. De la fumée, des pleurs, des cris. Le feu qui se propage à une vitesse folle. Une certitude : le temps que les secours arrivent, l'immeuble sera un tas de cendres fumantes et les corps en bouillies.

Se torturer l'esprit, rechercher une échappatoire. Soudain, envisager la seule issue possible : la fenêtre entrouverte. S'emparer d'une chaise, s'agripper au châssis, grimper sur l'appui de fenêtre et se tenir pieds joints sur la rambarde.

Apercevoir quelques badauds parmi la foule de curieux agglutinés sur le trottoir pointer du doigt cette folle initiative. Le cœur battant, lever les yeux vers le soleil. Sentir sur le visage la caresse du vent. Se dire que c'était une belle journée, peut-être la dernière.

Ignorer cris, pleurs et supplications. Imposer à son corps de revenir au calme et faire le vide dans sa tête.

Se donner du courage.

Prendre une profonde inspiration. Fermer les yeux.

Et puis sauter.

## CONFUSION

Etendue sur le sol, je suis complètement perdue. Les nombreux curieux qui ont assisté à ma chute forment à présent un mur compact autour de mon corps inerte.

Quelqu'un s'empare de ma main, puis quelqu'un d'autre - une femme - se penche vers mon visage en remuant les lèvres. « Maaaaa Wéééé Yeeeeeeel ». Je ne comprends pas les sons qui sortent de sa bouche puisque la scène entière semble se dérouler au ralenti. Puis sans prévenir, l'agitation reprend.

Des mains se glissent sous mes omoplates. Quelqu'un soulève mon torse et me traîne sur plusieurs mètres, à bonne distance de l'immeuble toujours en proie aux flammes.

On me repose au sol sans ménagement, dos contre une poubelle, jambes étendues dans le caniveau.

Des sirènes retentissent. Enfin les secours !

L'instant d'après, un hélicoptère survole la zone sinistrée. A son bord, un phare qui inonde mon visage d'une lueur trop vive pour mes yeux. Foutus journalistes ! J'enrage et soulève mes bras pour les protéger et saisis aussitôt la portée de ce geste : malgré une chute de six étages, je suis toujours capable de me mouvoir, tout du moins en partie, c'est à peine croyable !

Ma joie est cependant de courte durée : si je peux mobiliser mes bras, qu'en est-il de mes mains ? Sans attendre, je serre les poings si fort que je sens mes ongles s'enfoncer dans ma chair. Je lâche prise, détend mes doigts et les actionne un à un : de ce côté là, tout semble normal. Je soulève alors mes bras au dessus de ma tête, les pivote de droite à gauche, de gauche à droite, les

détend, les ramène vers le haut, ensuite vers l'arrière. Rien à signaler, je ne ressens qu'un élanement tout à fait supportable aux épaules, tout ceci tient du miracle !

A cet instant, il n'existe plus phare, ni feu, ni foule, ni cris, ni journalistes car toute mon attention se porte sur mes jambes demeurées inertes depuis ma chute. Je crains le pire. N'éprouvant qu'un léger picotement dans le bas du dos, je me dis que c'est peut être là que le bas blesse. Après tout, n'est-il pas mauvais signe de ne ressentir aucune douleur après un accident ?

Je panique : rien qu'à l'idée de ne plus pouvoir marcher, les larmes me montent aux yeux. Je me demande si j'aurais la force d'encaisser le choc si mes membres inférieurs ne répondaient plus. Bien sûr que non, quelle question !

Je cherche dans la foule éparse un quelconque regard compatissant mais plus personne ne semble s'intéresser à mon cas. La plupart des curieux me tournent le dos, les yeux rivés sur quelque chose que je ne peux distinguer. Puis plusieurs détonations retentissent.

La foule se disperse instantanément, laissant apparaître dans mon champ de vision une demi douzaine d'hommes vêtus de noir qui viennent dans ma direction. Encagoulés, ils sont munis de gilets par balle et envahissent l'espace public en écartant sans ménagement tous ceux qui se trouvent sur leur chemin, hommes, femmes, enfants. J'ai comme la curieuse impression qu'ils foncent droit sur moi, arme à la main. Ça n'est pas possible, tout ceci tient du délire !

Je me ressaisis.

J'observe l'un d'eux, se déplaçant à une petite centaine de mètres de moi. Il heurte un obstacle qu'il repousse de son pied. Il s'agit d'une femme tétanisée, probablement une rescapée de l'incendie qui tentait de se relever. Maintenant qu'elle gît à terre, l'autre la piétine et fonce droit devant, les yeux rivés dans ma direction. Il me regarde, j'en suis convaincue.

Et il vient me chercher !  
Je dois décamper au plus vite !

A l'aide de mes bras, je prends appuis sur le couvercle de la poubelle et hisse mon corps, jambes tremblantes. Je pose le pied droit à terre, puis le gauche.

Mes jambes sont raides, comme engourdies mais je me tiens debout, le poids de mon corps reposant sur mes bras. J'effectue péniblement un pas, un second puis un troisième, gagnant en assurance, déterminée à prendre la fuite.

A force d'enjambées hésitantes, je finis par détalier au pas de course. Je me retourne plusieurs fois afin de m'assurer que personne n'est à mes trousses – d'ailleurs pourquoi le serait-on? – et décide à bout de souffle de ralentir la cadence. Personne ne m'a suivie, c'est un réel soulagement !

Au centre ville, la nouvelle de l'incendie du laboratoire fait grand bruit. Des bribes de conversations me parviennent. On parle d'attentat terroriste, de rixe, de descente de police... Les rumeurs vont bon train ! Mais j'ai d'autres préoccupations que de m'y attarder.

Tout d'abord, me fondre dans la masse me paraît primordial. Alors je me débarrasse de ma blouse blanche tachée de sang séché que je roule en boule et balance dans une poubelle. En

jeans et débardeur, on passe quand même plus aisément incognito !

Ensuite, il faut que je me mette à l'abri. Je ne suis pas en sécurité dans les rues de la ville. Pas après ce que j'ai vu et enduré.

Rejoindre mon appartement me semble pour l'heure impensable. Pas avant d'avoir fait le point sur la situation ! Mais où me réfugier ? Où serais-je en sécurité ?

Telle une évidence, le visage de Baptiste surgit alors dans ma tête.

En voilà une idée qu'elle est bonne ! En plus à l'heure qu'il est, il doit être scotché devant son écran d'ordinateur à regarder en boucle mon atterrissage forcé, j'en mettrais la main à couper !

## CHEZ BAPTISTE

« Putain de merde, mais qu'est-ce que tu fous ici ?

A peine ai-je cogné un coup sur la porte d'entrée que Baptiste surgit devant moi, le teint blafard. On dirait que ma présence sur le seuil de son appartement lui est inconcevable et pourtant, je me tiens debout devant lui. Bouche béante, il me saisit le bras et me tire à l'intérieur de son meublé. Comme accueil, j'avoue qu'on a fait plus chaleureux !

— Tu n'as rien ? Oh mon Dieu, Elo, tu n'as rien !

Il tâte mes épaules du bout des doigts puis s'en saisit pour me faire pivoter sous ses yeux ébahis, de gauche à droite, de droite à gauche.

— Putain de merde Elo, comment est-ce possible ?

— Moi aussi, ça me fait plaisir de te voir, Baptiste.

Je me dégage de son emprise et m'engouffre dans le salon. Comme je le présageais, son ordinateur portable trône sur la table basse et diffuse en boucle les images de l'incendie et celles de ma chute. Baptiste m'emboîte le pas.

— Mais qu'est ce que t'as foutu, Elo ? Tu te rends compte, un peu ? T'aurais pu être morte à l'heure qu'il est.

— J'aurais dû être morte, nuance !

Il demeure le bec cloué un instant puis reprend :

— Comment t'es arrivée jusqu'ici ? T'as rien au moins ?

— RAS

— Rien de rien ? Même pas un petit bobo ?

— Si, le bas du dos me fait mal, ma nuque est raide, j'ai des fourmillements dans les jambes... Mais pour quelqu'un qui vient de chuter de six étages, je ne peux pas me plaindre !

Baptiste lâche un soupir de soulagement.

— T'as vu les images du Labo ?

— Non Baptiste ! Dois-je te rappeler que j'étais sur place ?

— Oui... Evidemment... Enfin non...

La sonnerie de son téléphone portable le distrait. Sans terminer sa phrase, il jette un œil au message qu'il vient de recevoir et semble soudain très absorbé. Est-ce mon arrivée impromptue qui le met dans cet état ? Ou le fait d'avoir cru un instant que sa meilleure amie venait de se tuer ? Toujours est-il qu'il est préoccupé. Je ne saisis pas son agitation. Cet état ne lui ressemble pas : lui qui est d'un calme olympien à l'accoutumée trépigne et se mordille les lèvres... Quelque chose ne tourne pas rond, j'en suis convaincue ! Alors je l'observe plus attentivement lorsqu'il s'assoit à côté de moi sur le canapé.

Il pose son ordinateur portable sur ses genoux et enchaîne :

— Ta voltige fait sensation sur le net ! Elle tourne en boucle... Même les médias traditionnels se l'arrachent. Certains parlent d'un fake et les réseaux sociaux s'enflamment !

Son charabia m'indispose. Je peux comprendre qu'il ait envie de me montrer les images de ma chute, mais qu'en est-il de celles des hommes en noir qui s'avançaient vers moi ? Celles-là devraient l'intéresser d'avantage !

— Qu'est-ce que tu crois que j'en ai à foutre, Baptiste ? Des types en noir ont tiré dans le tas et je suis certaine qu'ils en avaient après moi... Tu les as vu sur tes images, non ?

Baptiste me dévisage, comme si j'étais une pauvre folle.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Elo ?

Son ton condescendant m'agresse au plus haut point. Alors j'aboie, pointant du doigt son écran d'ordinateur :

— Sur tes images là, y a forcément des types en noir ! T'as rien vu ?

— Non... T'es sûre que tout va bien ?

L'échange vire au cauchemar. J'ai horreur qu'on me prenne pour une idiote et j'ai de plus en plus la sensation que Baptiste me mène en bateau.

— Je pense qu'on devrait t'emmener à l'hôpital, ma belle, fait-il en se relevant du canapé.

A mon tour, je bondis avec une seule idée en tête : décamper. Me précipitant vers le hall d'entrée, je rétorque :

— Je vais très bien, Baptiste. Inutile de te déranger, je m'en vais. Je me saisis de la poignée de porte que je pivote sur la droite en tirant le battant mais me rends compte que la porte me résiste.

— T'as fermé à clé ?

Pas de réponse. Je cherche la clé dans la serrure mais elle ne s'y trouve pas.

— Baptiste, où t'as fichu cette foutue clé ?

Toujours pas de réponse. Par contre, son regard se pose sur son téléphone qui se met à nouveau à vibrer.

— Baptiste ?

La panique s'empare de tout mon être.

— Je suis désolé, Eloïse. Je suis vraiment désolé pour ce qui t'arrive !

— Tu te fous de moi ?

A peine ai-je prononcé ces mots que quelqu'un frappe à la porte.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Baptiste !!

Je perds complètement les pédales et hurle alors que lui conserve son flegme et s'avance vers moi.

— C'est pour ton bien, Eloïse. Nous allons ouvrir cette porte ensemble et tu vas suivre les personnes qui t'attendent derrière, tu m'as compris ?

Incrédule, les larmes me montent aux yeux. Je ne reconnais pas l'attitude de mon ami, ce mec sympa et indécis qui se montre soudain froid et persuasif.

— Ce sont les hommes en noir ? , fais-je, la gorge nouée.

— Non, pas du tout. Ce sont des personnes de confiance.

A ces mots, je me rue sur lui dans le but de lui en coller une mais à peine ai-je le temps d'élaner mon poing dans sa direction qu'il agrippe mon bras au vol et y enfonce une aiguille. Il presse la seringue qu'il manipule du bout des doigts et m'injecte son liquide dans les veines d'un geste net, sec et précis. Je n'ai rien vu venir.

Ma vision se trouble instantanément.

Qui est Baptiste ?

Que m'arrive-t-il ?

Tout ceci est-il réel ?

J'entends des coups répétés sur la porte d'entrée, quelques détonations, des cris... puis c'est le vide.

## LES HOMMES EN NOIR

— Mademoiselle Grangé ! Eloïse, vous m'entendez ?

Enfin, je reprends mes esprits.

Assise sur une chaise, je suis pieds et poings menottés, encerclée d'hommes en noir dans ce qui semble être une salle d'interrogatoire. Le décor alentour est glauque et l'ambiance générale tendue.

Sans attendre que je revienne à moi, les questions fusent :

- Quelle est votre mission au Labo ?
- Travaillez-vous sous la tutelle du professeur Langmann ?
- Quelles sont vos directives à l'Animalerie ?

Ma tête va exploser. Trop de questions, trop de monde, trop d'agitation. Je parviens tout juste à formuler deux mots.

— Secret... Professionnel.

Les questions reprennent de plus belle.

- Etes-vous spécialisée NBIC ?
- Avez-vous intégré le projet EPlus ?
- Êtes-vous consciente du danger que vous encourez ?

Je reste muette. C'en est trop !

À mon tour de leur poser une colle :

— C'est vous, l'explosion du labo ?

Les regards se croisent, puis une femme de noir vêtue demeurée en retrait de la scène vient dans ma direction et plante son regard dans le mien.

— Nous avons des agents dormants au sein de votre laboratoire. Nous y avons constaté certaines manipulations... comment dire... douteuses... Ces pratiques devaient cesser, vous comprenez ?

Non, je ne comprends pas ! Qu'essaye-t-elle de me dire ?

Sans attendre de réponse, elle recule de quelques pas, laissant venir à moi un homme tenant d'une main gantée une plaque de four orangée. Il m'ordonne de m'en saisir à pleines mains, sans protections. Je sais pertinemment que si cette dernière est brûlante, je ne risque pas de me blesser puisque l'innovation sur laquelle nous travaillons au labo intègre des nano particules auto-réfrigérantes au contact de la peau. Je m'en saisis donc sans hésitation, faisant tinter les chaînes qui me retiennent clouée à mon siège.

Silence dans les rangs. Tous me dévisagent, l'air hagards. La femme en noir reprend les rennes.

— Nous en savons assez ! , lance-t-elle à l'attention des troupes. Elle claque des doigts et pointe son index en direction de la porte de sortie. Les autres s'exécutent et quittent la pièce sans broncher.

Lorsque nous ne sommes plus que toutes les deux, elle prend place face à moi et me tend une photo.

— Connaissez-vous cet homme ?

Sous mes yeux s'affiche le portrait d'Ethan, un mec rencontré dans un bar il y a quelques semaines au détour d'une virée nocturne.

— Oui. Enfin pas vraiment...

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins, Mademoiselle Grangé. Avez-vous eu des rapports intimes avec l'individu ?

Sa question abrupte m'arrache un sourire. J'aime les gens directs et francs et je dois avouer que cette femme a du cran.

— C'est votre mec ? , lui fais-je. Si tel était le cas, j'en suis navrée pour vous car on s'est éclatés comme des petits fous !

Son visage demeure impassible.

— Avez-vous eu des rapports non protégés avec lui ?

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ? Non mais pour qui vous prenez-vous ?

— Répondez, Mademoiselle Grangé

— Allez au diable !

— Je reconnais que nous sommes parties sur de très mauvaises bases et je m'en excuse. Pour reprendre notre entretien plus sereinement, je vais vous révéler qui nous sommes et par la même occasion, vous dévoiler qui vous êtes. Je sais que vous vous êtes toujours sentie différente : plus cultivée, plus mûre, plus curieuse, plus forte, plus réactive que la majeure partie des gens qui vous entourent. Mais il y a quelques heures à peine, vous chutiez de six étages et vous êtes relevée sans mal. Vous conviendrez que certaines questions se posent, n'est-ce pas ?

J'opine du chef sans mot dire.

Mon interlocutrice tourne alors son visage en direction de la vitre sans tain et demande aux agents qui s'y terrent de lui amener le professeur Langmann et Baptiste.

A ces mots, je manque de m'étouffer.

Baptiste et le professeur Langmann seraient entre ces murs ?

— Nous ne sommes pas les méchants de l'histoire, Mademoiselle Grangé. Vous constaterez que votre ignorance vous a conduit à opérer de mauvais choix. Désormais, plus que votre vie, c'est le dessein de l'humanité entière qui nous préoccupe, car elle est en danger !

## THE SINGULARITY PROJECT

Alors que le professeur Langmann et Baptiste pénètrent en salle d'interrogatoire, escortés par quatre hommes en noir, mon interlocutrice poursuit.

— Vous avez certainement déjà entendu parler de Singularité, Mademoiselle Grangé. Ce concept selon lequel, à un moment donné, l'humanité atteindra un point de non-retours suite à l'explosion des technologies.

— Oui. Un concept certes intéressant, mais discutable...

— Vous êtes alors au courant des risques qu'encourrait l'humanité si ce tournant était franchi.

Je jette tour à tour un regard interrogateur à Baptiste et au professeur Langmann. Que me veut cette bonne femme ? Que faisons-nous ici ? Cette dernière poursuit :

— Les dangers qui guetteraient l'humanité seraient majeurs : bouleversements imprévisibles au sein de la société, perte du pouvoir politique, perte de repères sociaux, remise en question drastique des croyances, des mœurs... sans parler de la perte pour chaque humain d'agir sur son propre destin...

Je l'interromps :

— Epatant ! Vraiment, bravo ! Si je le pouvais, j'applaudirais des deux mains ce superbe discours ! Malheureusement...

Je tends vers elle les chaînes qui retiennent mes deux bras liés à ma chaise.

— Quelque chose m'en empêche !

Mon intervention ne détend pas l'atmosphère. Au contraire, les visages se durcissent.

— Professeur Langmann, pourriez-vous s'il vous plait exposer à Mademoiselle Grangé la raison de sa présence en nos locaux ?

Ce dernier se racle la gorge, me regarde et se lance sur le ton monocorde qui le caractérise.

— Eloïse. Ma chère et tendre Eloïse. Je t'ai recueillie toute frêle après la mort de tes parents. Elevée, éduquée et choyée. J'avais pour toi de grands projets ! Pardonne-moi s'ils ne sont pas à la hauteur de tes espérances.

Quelles espérances ? Je n'en nourris aucune en particulier à son encontre... Je ne comprends pas où il veut en venir, alors je bifurque vers Baptiste.

— Et toi alors, fais-je, quelque chose à me révéler que j'ignore ?

— Je suis ton protecteur, Eloïse. Depuis toujours. Après l'attaque du Labo, j'avais pour mission de t'emmener loin de ces terroristes. Malheureusement, cette bande d'incultes t'a suivi jusqu'à mon appartement et nous sont tombés dessus alors que nous nous apprêtions à t'emmener en lieux sûrs. Nous t'aurions tout expliqué à ton réveil, je te le jure !

— Mon protecteur ? Je croyais que tu étais mon ami ! Tu m'as injecté cette chose dans le corps, tu as salis notre amitié, tu me débectes !

— Fin des hostilités, mes chéris, tranche la femme en noir. Puis elle s'adresse au professeur Langmann.

— Où est Ethan ?

Des questions se bousculent dans ma tête : Ethan ? Mon Ethan ? Le professeur Langmann le connaît-il ?

— C'est un électron libre, Carmen. Je ne sais pas où il se terre.

— Notre contrat stipule qu'aucun élément mâle ne doit quitter le labo. Et encore moins entrer en contact avec un élément femelle. Alors expliquez-moi comment ce dernier s'est retrouvé en présence d'Eloïse ?

Je ne peux m'empêcher d'intervenir.

— Élément mâle ? Vous parlez d'Ethan comme s'il s'agissait d'un animal.

— Il fait partie d'un projet complexe, Eloïse. Ce fameux dossier NBIC classé Secret Défense sur lequel vous travaillez. Nanotechnologies, biotechnologies, sciences cognitives et informatiques... Toutes ces matières n'ont plus aucun secret pour vous et pour cause, vous en êtes !

— Bien sûr que j'en suis ! Le progrès technologique, c'est ma raison de vivre !

— Et bien c'est là que vous vous trompez, chère Eloïse. C'est là votre raison d'être.

J'ai du mal à saisir où elle veut en venir, alors je la laisse poursuivre, sous le regard atterré de mes acolytes.

— Vous êtes l'expérience, comprenez-vous ? L'Animalerie teste vos aptitudes à interagir avec le monde animal, la Nanosphère évalue votre résistance aux variations de températures extrêmes, la Biosphère mesure la capacité qu'ont vos cellules de se régénérer. Il n'existe aucune plaque de four auto-réfrigérante, ni crème réparatrice miracle, ni casque traducteur qui soit à ce jour en mesure de comprendre le langage animal. Vous êtes génétiquement modifiée, Eloïse. Jour après jour, le Laboratoire met votre organisme à rude épreuve et votre cerveau fait le travail, par induction.

— Alors je n'ai jamais été scientifique mais... un vulgaire cobaye ?  
— J'en ai bien peur, Eloïse.

Je suis envahie par un sentiment de trahison extrême. Toute ma vie n'est qu'une farce ! Même mon propre corps m'échappe !

— Mais vous... si vous étiez au courant de telles pratiques depuis le début, pourquoi ne vous intéressez à mon cas qu'aujourd'hui ?  
— Parce que vous êtes enceinte, Eloïse.

À ces mots, j'ai l'impression de dépérir.

— Le fruit de votre partie de jambes en l'air avec le Sujet Ethan se trouve dans votre ventre. Il va sans dire que ce spécimen vaut des milliards et que j'en attends ma part. Deux organismes génétiquement modifiés en créent un troisième... c'était inconcevable jusqu'à présent, même proscrit ! Mais le Sujet Ethan vous a localisée et... séduite. Cette... chose... que vous avez dans le ventre risque de signer un tournant majeur dans l'histoire de l'humanité... alors je ne vous laisserais pas me filer entre les doigts.

Je prends sur moi et je ravale ma colère. Le moment serait mal choisi pour perdre les pédales. Au contraire, je dois impérativement reprendre le contrôle.

Si je comprends bien, je suis manipulée depuis toujours. Rien de ce que j'ai vécu ni expérimenté n'est vrai : je ne suis qu'un sujet d'étude, une propriété de laboratoires riches et puissants.

Me plier à de telles conditions de vie est inconcevable maintenant que je connais la vérité. Alors que faire ? Quelles options s'offrent à moi ?

L'acceptation ou la fuite.

Quel sort me réserveront-ils à présent que je connais ma condition ? Quel avenir offriront-ils à cet enfant qu'ils considèrent dorénavant et déjà comme leur propriété?

L'acceptation...

Mon interlocutrice m'a révélé que mon cerveau opère par induction... Et lorsque mon corps est en danger, ce dernier met tout en œuvre pour sauver l'organisme qui l'abrite.

... ou la fuite ?

Alors si à mon tour, je menais une expérience sur ma propre personne ? Que se passerait-il si je faisais comme si mes menottes n'étaient que de simples fils de fer ? Parviendrais-je à les distendre de mes mains et à les tordre pour me libérer ?

Je fais le vide dans ma tête, ne vois plus de professeur Langmann, de Baptiste, ni de Carmen. La salle d'interrogatoire n'existe plus. Je suis seule face à moi-même et j'inspire, expire lentement.

Alors que les conversations se poursuivent, je réussis à tordre du bout des doigts la première menotte que j'élargis pour y glisser une main. Je libère la seconde plus aisément encore et j'agis de même pour mes pieds.

Comment ai-je pu croire que j'étais leur prisonnière alors que me libérer s'apparente à un jeu d'enfant ? Je pense à ces photos d'animaux imposants reliés par une simple corde à une chaise : entravés de la sorte lorsqu'ils sont tout petits, ces derniers restent immobiles des heures durant à l'âge adulte, persuadés

d'être attachés alors qu'il leur suffirait de se déplacer de quelques pas pour comprendre qu'en réalité, ils sont libres comme l'air.

Tout n'est qu'affaire de croyances.

A cet instant, je tranche : pour moi, ça sera la fuite !

## LA FUITE

A présent que je suis détachée, je dois trouver le moyen de m'échapper. Quitter cet endroit ne va pas être une partie de rigolade mais je décide de tenter le coup. Après tout, combien sont-ils ? Dix, douze, quinze... vingt tout au plus ? Ils sont armés, entraînés, connaissent les lieux comme leur poche, disposent certainement de caméras et de sas de sécurité en cas de débordement, mais moi, je suis invincible !

Alors je me lève de ma chaise calmement et me saisis de l'arme à feu de Carmen pendue à sa ceinture.

— Je m'en vais ! , fais-je posément, pointant l'arme dans sa direction. Alors vous avez le choix : me laisser partir sans esclandre ou tester mes capacités de riposte.

— Vous ne vous en tirerez pas, Eloïse.

— C'est là que vous vous trompez : vous nourrissez l'espoir de voir fructifier votre investissement, n'est-ce pas ? Et bien vous m'excuserez, j'ai d'autres projets pour mon bébé ! Si vous souhaitez qu'il reste en vie et en bonne santé, veillez à ce que je ne sois pas trop secouée en sortant !

L'effet de surprise est garanti, tous demeurent bouche bée. Alors j'enchaîne : je me précipite sur la porte d'entrée et me retrouve dans un long couloir où des hommes en armes m'attendent, prêts à faire feu.

À cet instant, Carmen leur ordonne de baisser les canons et de me laisser passer. Alors j'avance doucement dans les couloirs, traverse plusieurs sas de sécurité demeurés ouverts et veille à ne pas me laisser approcher car je crains que l'un d'eux tente de m'injecter un somnifère, comme l'a fait Baptiste quelques heures auparavant.

J'ai frappé fort en parlant du bébé ! Il faut croire que Carmen y tient comme à la prunelle de ses yeux car je rejoins la sortie sans encombres, c'est un réel soulagement !

Aussitôt regagné l'air libre, j'enfonce le canon de mon arme dans la ceinture de mon jeans, débardeur par dessus et veille à ce qu'il soit quasiment indétectable à l'œil nu. Ensuite je traverse plusieurs ruelles sombres et débouche de nuit au centre ville.

Où vais-je bien pouvoir me rendre, comment passer inaperçue ?

Pendant que j'erre dans les rues désertes, Ethan me trotte en tête. Aurait-il pris ces risques inconsidérés pour venir jusqu'à moi en se sachant recherché dans le seul but de concevoir un enfant et disparaître comme un voleur ?

Ça ne tient pas la route !

Je dois le retrouver. Il possède les réponses.

Mais comment faire ?

Pressant le pas, je me souviens de notre virée nocturne. Dès notre premier verre, il m'avait avoué n'être que de passage en ville. Il souhaitait rejoindre le lac Baïkal au bord duquel il possédait une cabane en bois. M'avait-il à ce moment là délivré un message ? Fixé un rendez-vous ?

Déterminée à le rejoindre, je dois en avoir le cœur net.

Le lac Baïkal. Telle sera donc ma destination !

## ÉPILOGUE

- Vous n'avez rien, professeur ?
- Non Carmen, je vais bien !
- On a eu chaud !

Carmen lâche un soupir de soulagement.

- Je suis désolée pour Baptiste.
- Ça n'est rien, Carmen. Je sais que vous ne l'avez pas éliminé de gaité de cœur.
- Je ne pensais pas qu'il vous suivrait dans nos locaux.
- Moi non plus...

Les deux complices ôtent le masque à gaz qui leur entrave le visage.

- Notre plan a fonctionné à merveille ! , s'enjoue Carmen alors que le professeur affiche une mine déconfite.

À leurs pieds gisent les corps sans vie de dizaines d'hommes en noir morts asphyxiés ainsi que celui de Baptiste demeuré assis sur sa chaise, touché d'une balle en plein front.

Le scientifique et la femme d'affaire s'enlacent. Ils savent que cette journée marquera à jamais un tournant dans leurs vies car ils sont désormais des assassins.

- Nous ne pouvions pas laisser de témoins...
- Je sais Carmen, je sais...
- Je vous sens inquiet, professeur...
- J'ai peur pour le bébé.
- Ne vous en faites pas. Le Sujet Eloïse comprendra par lui-même qu'il lui faut rejoindre Ethan sans tarder.

Nous veillerons à ce qu'elle parvienne au lac Baïkal sans encombres, je vous en donne ma parole.

— Nous sommes à présent les seuls à savoir qu'ils existent, conclut le professeur.

— Et seuls maîtres de leurs destinées.